

***ASPECTS OF THE DIALECTS
OF
ARABIC TODAY***

Proceedings of the 4th Conference of the International
Arabic Dialectology Association (AIDA)
Marrakesh, Apr. 1 - 4, 2000

**In Honour of
Professor David Cohen**

*Edited by : Abderrahim Youssi
Fouzia Benjelloun
Mohamed Dahbi
Zakia Iraqui - Sinaceur*

Arabe et berbère à Jerba¹

Vermondo Brugnatelli

Dipartimento di Glottologia e Filologia Classica – Università di Udine
cuscus@mailserver.unimi.it

Introduction

Dans l'île de Jerba (Tunisie), la langue berbère est encore parlée dans quelques villages (surtout Guellala et Sedouikech), tandis que le reste de l'île a été presque entièrement arabisé. Quant au pourcentage des locuteurs d'arabe et de berbère, il n'y a pas des statistiques précises. Les derniers chiffres détaillés, relevés par Stablo (1946) et reproduits tout récemment par Behnstedt (1998) sont sans doute dépassés, étant donné que :

1) au cours des dernières années la population de l'île a augmenté d'une façon considérable, surtout après l'implantation de nombreux complexes touristiques, et

2) la pression de la langue arabe s'est énormément accrue, surtout avec la télévision et les campagnes d'arabisation, tandis qu'aucune mesure n'a été prise pour la sauvegarde du berbère.

De toute façon, il est extrêmement difficile d'obtenir des données sûres, car le berbère n'est utilisé que très rarement à l'extérieur: on le pratique surtout à l'intérieur des maisons, où le chercheur étranger ne peut entrer qu'exceptionnellement.

Les longs contacts entre les deux langues, qui se sont déroulés pendant des siècles,² ont eu des influences dans les deux systèmes linguistiques, aussi bien dans le lexique que dans la phonétique et la grammaire.

1 Influences arabes sur le berbère

1.1 Phonétique des emprunts à l'arabe

Pendant la longue période de contact, le jerbi³ a intégré dans son lexique nombreux emprunts à l'arabe, dont la phonétique permet, souvent, de déceler les variétés d'arabe de provenance, et/ou l'existence d'évolutions diachroniques en berbère.

¹ Dans cette communication je présente quelques remarques liminaires sur la base de mes enquêtes sur le berbère et des articles que Behnstedt vient de consacrer à l'arabe de Jerba. Je remercie les amis de l'AIDA de leur bon accueil malgré mes lacunes en dialectologie arabe, dont je suis conscient. Dans la transcription j'utilise normalement les règles établies pour le kabyle. On notera surtout: *c* = /š/, *j* = /ž/ *ε* = 'ayin et *e* = /ə/. En outre, un trait sous la lettre marque une prononciation sifflante.

² Un court résumé des vagues successives d'arabisation de l'île est contenu dans Behnstedt (1998: 52-55).

³ Le mot *jerbi* est couramment utilisé dans l'île comme synonyme de *šlha*, «(langue) berbère», et dans cet article aussi j'utilise ce mot pour nommer le berbère de Jerba.

Il n'est pas facile de bien déterminer les couches d' "arabe" qui se sont superposées sur l'île. Le travail de Behnstedt qui essaie de dégager ces différentes couches a le mérite d'être le pionnier dans cette direction, mais il n'aboutit pas à des résultats sûrs et définitifs. A mon avis, l'observation la plus intéressante qui en découle est le constat que dans l'étude des parlers de l'île, au delà des deux "couches" principales réperées⁴ et de la distribution géographique des isoglosses, il est important de prendre en considération les parlers des différentes familles (1998: 79) : un constat qui ressort également de mes enquêtes sur les parlers berbères.⁵ Le trait phonétique le plus important du point de vue de la dialectologie arabe est la réalisation du *qaf*, dans la mesure où ce trait différencie les parlers pré-hilaliens⁶

Dans la vaste majorité des emprunts arabes en berbère, **q* est prononcé [q], et non [g]. Les exceptions sont rarissimes, par ex. *ageud* «chamelon», *gaemez* «s'asseoir», *elmegrün* «*magrun*, instrument de musique; sorte de zampogne»⁷, *elburegdan* «orange», *elmungelet* «montre».

Des observations intéressantes ressortent d'une comparaison avec le "parler arabe de Guellala" (IAG: «Ibaditisch-Arabisch Galla:la») étudié par Behnstedt. Là aussi il y a une quantité remarquable de réalisations [q], mais dans la majorité des cas (environ le double) on a [g]. Or, le berbère a [q] également dans un très grand nombre de mots où l'IAG a [g]. Par exemple: *elfullaq* «bois (non de palmier)» (IAG *filla:g*); *awerqiq* «mince, fin» (IAG *rqi:g*); *taqeshbayt* «roseau; morceau de roseau utilisé par les potiers pour travailler la poterie» (IAG *gesba*); *quşş* «couper» (IAG *gaşşa*); *qudd* «pouvoir» (IAG *gedd*); *qam* «soulever» (IAG *ga:m*); *aqfal* «bouton», *leqfel* «serrure» (IAG *gfel* «fermer»). En outre, on remarque que les mots avec [q] du IAG se retrouvent presque tous en berbère aussi, tandis que beaucoup de noms en [g] du IAG n'existent pas en tant qu'emprunts dans le parler berbère, qui garde les termes autochtones correspondants (par exemple *bagra* : *tfunast* «vache»; *dagla* : *tini* «datte»; *eagrah* : *tyardemt* «scorpion»; *gş:r* : *agezzul* «court»; *galb* : *ul* «cœur», etc.). Tout cela indique que l' "IAG" est en réalité une sorte d' "interlangue" utilisée par des berbérophones qui sont en train d'apprendre l'arabe L2, en utilisant d'abord le lexique qu'ils ont déjà acquis, et en adoptant par la suite, de plus en plus, le lexique des arabophones de l'île. C'est un processus qui

⁴ Arabe pré-hilalien (parler des juifs; éléments du parler des Ibadhites) / arabe hilalien (parlers des Malékites et superpositions dans le parler des Ibadhites): Behnstedt 1998: 55.

⁵ La liste des familles ibadhites dressée en appendice (Behnstedt 1998: 79 ss.) est un premier pas, mais il ne faut pas oublier qu'elle n'exprime que le point de vue d'un commerçant cultivé de Guichâin et ne contient pas nécessairement une vérité historique: plusieurs données relatives à Guellala ont été considérées fautives par des Guellaliens; en outre, des indications comme la provenance du 'Oman de quelques familles sont peu vraisemblables (par exemple, les *Ba:ru:ni*: sont une famille bien connue du Jebel Nefousa: le nom vient de la "berbérisation" en *Barun* de l'ar. *Abu: Ha:ru:n*, cf. Lewicki 1972-73: 27 s.). Pour atteindre une précision acceptable il faudrait contrôler la situation dans chaque village et auprès plusieurs informateurs.

⁶ Sur ces problèmes de dialectologie arabe, v. récemment les contributions de S. Levy (1998) et de C. Taine-Cheikh (1998-99) avec les renvois bibliographiques qu'elles contiennent

⁷ Et aussi: «fusil à double canon (ar. *bu wujhin*)».

ailleurs (par exemple à Ghizen) a commencé plus tôt et aujourd'hui est beaucoup plus avancé, comme le montre la permanence d'un nombre très limité de cas de [q] (Behnstedt: 58). La recherche d'un arabe pré-hilalien dans les parlers arabes des ibadhites est très malaisée étant donné cette tendance vers l'uniformisation avec l'arabe des malékites. A mon avis, c'est le berbère qui garde mieux, dans ses emprunts, des traits des parlers pré-hilaliens.⁸

Une dernière observation en ce qui concerne les continuations de q dans les emprunts est qu'on ne relève aucun cas où ar. q non géminé > berb. [ɣ], réalisation qui dans les autres parlers berbères est assez fréquente surtout dans les emprunts les plus anciens (ce qui fait penser que les contacts avec l'arabe à Jerba ont commencé plus tard qu'ailleurs). Au contraire, la réalisation normale de l'emphatique dentale ar. ṭ non géminée est [d̥] ou [d] en jerbi,⁹ par exemple *éyleḍ* «se tromper» < ar. *ḡlut*; *ḍab* «être cuit, mûr» < ar. ṬYB; *taḍdirt* «beignets de l'Achoura» < ar. *ḡira*; *tamceṭṭ* (= *tamceḍ-t*, pl. *timecḍin*) «peigne» < ar. *mucṭa*; *eqreḍ* «couper» < ar. QRT; *essebbaḍ* «chaussure» < ar. *ṣebba:t*; *xelleḍ* «mélanger» < ar. *xallit*; *eeyeḍ* «pleurer» < ar. ΣYT; etc. Seulement les emprunts les plus récents gardent le [t] sans changement, ce qui parfois donne lieu à des “doublets” avec des emprunts précédents d'une même racine, par exemple: *édḍer* «voler» (fut. *ta ḍrey*, ecc.) mais *taṭiyart* «avion; libellule» < ar. ṬYR; *af elxaḍert n...* «à cause de, grâce à» (mais: *elaxaṭer...* «parce que») < ar. *xaṭer*.

L'existence de deux sons berbères en correspondance d'un seul son arabe se relève également dans deux autres cas: ar. k et ṣ.

Normalement ar. k > berb. [k] ou [k̥] (par exemple *taḥkayt* «conte»; *kan* «seulement; si ce n'est que»; *taḥḥabt* «unité; pièce»), mais dans un cas au moins il y a le typique traitement “zénète” > c (= [š]): *icammen* (pl.t.) «cumin» < ar. *ka:mu:n*.

Egalement ar. ṣ > berb. [ṣ] dans les emprunts les plus récents (par exemple *leḥṣan* «cheval»; *afṣel* «oignon»¹⁰), mais quelques emprunts anciens ont [ʒ] (par exemple *dzallit* «prière»; *uzum* «jeûne»).

⁸ A ce propos, la terminologie utilisée par Behnstedt risque d'être trompeuse: «Dialekt der Ibaditen = *IA (als historisches Konstrukt)» semble indiquer qu'il y a un substrat arabe pré-hilalien chez les Ibadhites, mais le substrat linguistique des Ibadhites, jusqu'à très récemment, a toujours été le berbère et les éléments pré-hilaliens qu'il garde en arabe ne sont que les plus anciens mots empruntés par le jerbi à des parlers pré-hilaliens.

⁹ Comme il arrive pour la plupart des occlusives, le phonème jerbi /d̥/ peut avoir deux réalisations, fricative [d̥] après voyelles, occlusive [d] après consonne ou au début du mot (celle-ci est la règle générale; il y a des exceptions, surtout dans des paradigmes), ce qui est une différence remarquable par rapport à l'arabe et constitue une difficulté pour les berbérophones qui essaient d'écrire des mots de leur parler en alphabet arabe: très souvent le [d̥] occlusif est transcrit par un *dal*.

¹⁰ Il existe aussi un emprunt plus ancien au punique **zalim*, mais il est en train de tomber en désuétude.

En outre, on constate, sporadiquement, des changements qui ne sont pas toujours faciles à expliquer: • Un changement $\gamma > \varepsilon$ dans *læɾnuq* «cigogne (ou: grue, flamant?)» [p. 134] (ar. tunisien *ɣarnug* «grue») I.B.L.A. n°33 -1946.1, p. 57; ar. class.: *ɣurnu:q*) et dans l'actuel nom de la famille *Baɣtur* de Oualagh qui provient de *Baytu:ri:* (nom d'un célèbre auteur ibadhite du 12ème siècle).¹¹ Ailleurs en territoire berbérophone un changement identique a eu lieu d'une façon massive à Ghadamès. Apparemment il y a un cas du phénomène inverse dans jerbi *ayraw* «anse de vase», s'il provient de l'ar. (class.) *ɛurwa* «id.».

• Quelques cas d'emphase inattendue:

imerwed «cylindre en bois, autour duquel s'enroule la corde du puits» (ar. de Jerba *merwed* «id.»; ar. tun. *merwed* «stylet, bâtonnet, axe; spatule servant à passer le kohol sous la paupière» *Enigmes* 214); *Mħammed*, NP qui correspond chez les berbérophones à l'ar. *Mħammed*. Le phénomène inverse a lieu dans *timderreft* «matelas large» < ar.tun. *maɖorba*.

• Un cas de sonorisation de $s > z$: *ezhel* «être facile» < ar. *SHL* (comme en tumzabt).

• Un cas de perte d'emphase par dissimilation: *enkez* «manquer, être soustrait» < ar. *NQṢ* (Cf. Mzab *munkez* «diminuer»)

Une dernière observation à propos des emprunts qui contenaient des dentales (occlusives) ou des interdentes (sifflantes). Normalement les dentales du jerbi sont occlusives au début du mot, après consonne et quand elles sont «redoublées», et sifflantes après une voyelle. Cette «règle», qui ressemble à l'alternance des *begadkefat* de l'hébreu, a été décrite par Vycichl (1975). A vrai dire, il faudrait mieux nuancer ce principe général, parce qu'il est impossible de l'appliquer tel quel, mais la plupart des exceptions sont motivées par des raisons d'«analogie» et de tendance à garder la même réalisation à l'intérieur de quelques paradigmes (mais pas tous). En ce qui concerne les emprunts à l'arabe, très souvent les dentales et interdentes suivent ces règles indépendamment du son originaire. Par exemple: (anciennes interdentes) *eddil* «queue», pl. *ledyal*; (anciennes dentales) *exdem* «travaille!», *lxedmet* «de travail». Mais il y a des cas où des dentales restent occlusives même après voyelle, par exemple *elidam* «confit de viande» (apparemment il s'agit d'emprunts très récents), et de l'autre côté il y a des cas d'interdentes sifflantes au début du mot, par exemple *tmanyā* «huit», *tnâc* «douze» (mais: *ettani* «autre»), ce qui apparemment est la préservation d'une prononciation archaïque.

1.2. Lexique et morphologie des emprunts

En ce qui concerne le lexique, on constate que dans quelques cas, les emprunts arabes en jerbi ne correspondent pas aux mots du parler arabe actuel de Djerba. Parfois l'utilisation de mots différents semble dépendre tout simplement

¹¹ Selon Behnstedt (1998: 59), L. Saada (1963, non consulté) aurait relevé des cas d'un changement $\gamma > \varepsilon$ dans le parler des juifs de Jerba.

d'un choix parmi plusieurs possibilités (par exemple en jerbi on utilise couramment le mot *elqusber* pour «coriandre», tandis que les arabophones préfèrent *ta: bil* mais connaissent aussi l'autre mot, réservé d'habitude à la plante dont on produit l'épice) ou d'une spécialisation de sens (par exemple le jerbi *elidam* «confit de viande»¹² provient de l'ar. *el-idam* «condiment», mais d'habitude les arabophones appellent ce confit *mselli*). Parfois, cependant, les différences s'expliquent mieux par l'emprunt à des couches d'arabisation différentes de celles qui ont prévalu aujourd'hui. Par exemple, le mois de *rabi: 'al-'awwal* est appelé *elmilud* en jerbi mais *el-muled* en arabe.

Comme dans le cas de la phonétique, il serait également intéressant de confronter la situation de l'IAG avec les emprunts arabes en jerbi en ce qui concerne le lexique et la morphologie. Dans deux cas j'ai constaté une divergence inattendue entre le jerbi et l'IAG.

Selon Behnstedt (1998: 73), en arabe de Jerba l'expression «voilà» («da ist er/sie») a deux réalisations: la forme *rahu*, *rahi* qui serait typique des Malékites, tandis qu'une forme *rahuwwa*, *rahiyya* serait utilisée par les Ibadites. Toutefois, jusqu'à présent en jerbi je n'ai relevé que *rahu* et *rahi*. Par exemple: *tmura rahi*, *we-ttehli* «l'émigration, la voilà (= elle est pénible), elle n'est pas belle!» (vers d'une chanson); *rahu Zayd!* «rien à faire!» (= «c'est inévitable!», litt. «voilà Zaid!»).

En outre, Behnstedt remarque aussi que les pluriels de forme *f'illa* (ou *f'ulla*?) comme *hşunna* «étalons» n'existent que dans les parlers des Malékites, et pourtant en berbère de Guellala le pluriel de *lehşan* «cheval» est bien *lehşunna*.

Parmi les différences les plus fréquentes entre l'arabe et les emprunts, on note que parfois les racines sont détournées de leurs significations primitives: Par exemple, ar. *gaemez* «s'accroupir» > jerbi «s'asseoir»; la racine ar. *DWY* «faire du bruit, bourdonner» > jerbi «parler» *duggi/ldugga* (inacc.) et *eddwi* «langue»¹³; jerbi *tazlaqt* «œuf» < racine *ZLQ* «glisser, être lisse, poli»; jerbi *abiyyat* «un Arabe» (pl. *ibiyyaten*) < racine *BYT* «maison/tente des nomades».

Le premier exemple s'explique par l'influence d'un parler bédouin (les nomades n'ont pas de chaises), mais les exemples successifs semblent indiquer que les mots ont été adoptés dans un contexte «argotique». En effet, le parler berbère a été souvent utilisé surtout par les marchands, comme une sorte d'argot pour ne pas être compris par les arabophones, et il est bien possible que les mots arabes introduits dans le parler aient été utilisés dans un sens conventionnel, pour ne pas

¹² On prend de la viande séchée au soleil (*geddid*), on en fait des petits morceaux et on la fait cuire dans l'huile. On laisse refroidir et on conserve le tout (qui devient un seul bloc) dans un vase *zir*.

¹³ Il semble que la 2ème forme arabe *dawwā(y)* a été considérée comme un inaccompli à redoublement. Apparemment le sens original de *eddwi* «bruit, bourdonnement» était encore présent en Motylinski 1897: 396-7. Mais ces textes sont assez suspects, étant donné que l'informateur n'était pas de Jerba.

être compris (v. Vycichl 1989).¹⁴ Parfois l'adaptation des emprunts a lieu moyennant une sorte d' "élargissement", ce qui est aussi un procédé argotique typique. Cf. *takerkubt* «pelote de laine» (= ar. *kobba*, I.B.L.A. 1945: 394); jerbi *takerkurt* «ballon» (= ar. *kura*).

Un cas intéressant est celui du mot ar. *ħa:ra*, qui a deux formes en berbère, en correspondance de deux sens différents du mot: *elħaret* «quartier» (par exemple *elħaret tameckunt* = Hara Sghira (top.), *tamezgida n elħaret* = Jamaa Harat Ouirighen, etc.) mais *tharayt* (pl. *tihyar*) «groupe de quatre unités (surtout pour dénombrer des œufs, des fruits, etc.)». Apparemment la forme la plus berbérisée a été empruntée indépendamment de l'autre, qui garde la forme arabe avec l'article et semble plus récente.

1.3 Faux emprunts

Dans la morphologie nominale du jerbi on constate un phénomène intéressant. Comme il est typique des parlers dits "zénètes", le jerbi tend à laisser tomber la voyelle de la première syllabe des noms à l'état libre quand elle se trouve en syllabe ouverte (par exemple: *yanim* «roseau» vs. kabyle *ayanim*; *tyardemt* «scorpion» vs. kab. *tiyirdemt*, etc.).¹⁵ Toutefois, si le nom, après la chute de la voyelle, devient monosyllabique, le jerbi rajoute la voyelle brève *e-* à l'initiale, et cette voyelle, qui ne se maintient qu'en syllabe fermée, provoque la fermeture de la syllabe par l'allongement de la consonne suivante.¹⁶ Comme résultat de ce processus, plusieurs noms jerbis "de souche" commencent par *eCC-*, tout comme les emprunts à l'arabe qui commencent par des "lettres solaires" (avec "article" incorporé). Par exemple, *eddar* «pied» (pl. *idarren*) venant de **adar* berbère ne semble pas morphologiquement différent de *eddu* «lumière» < ar. *ed-daw* (<*al-daw*). Par conséquent, il n'est pas toujours possible de reconnaître les emprunts arabes par la morphologie (ce qui normalement est très facile dans les autres parlers berbères).

Il est possible que ce fait puisse expliquer la forme –apparemment pourvue d'un article arabe– du nom berbère *elwelli* «charrue» (pl. *iwellan*; cf aussi chleuh *awllu/agullu*; Sened *ullu*; nefousi *willi*, etc.). Mais il ne faut pas oublier que ce mot à Tamezrett est également *elgulli*, et dans ce parler la morphologie du nom est différente.

¹⁴ L'exemple du verbe «parler» peut avoir une autre explication, en tant qu'issue du contact avec une autre couche d'arabisation. Une couche que l'on retrouve ailleurs, par exemple au Maroc, où, semble-t-il, la racine *DWY* est utilisée couramment en arabe dialectal dans le sens de «parler».

¹⁵ Sur les parlers "zénètes" et sur ce trait caractéristique, v. dernièrement Kossmann 1999:31.

¹⁶ En principe, on peut également penser que la voyelle, avant de tomber, se soit abregée donnant *e* (= [ə]), qui ne tombe pas dans le cas où le mot suivant était monosyllabique. Mais cela n'expliquerait pas le caractère occlusif des sons qui, après voyelle, devraient devenir sifflants (la "gémiation" de la consonne simple après [ə] ne comporte pas un passage à occlusive).

2. Influences berbères sur l'arabe

2.1 Emprunts au berbère

Etant donné le statut «inférieur» du berbère par rapport à l'arabe, les emprunts de l'arabe au berbère sont très limités. Normalement il s'agit de termes très spécifiques qui n'ont pas un mot correspondant en classique. Par exemple:

j. *tazemmit* «farine d'orge grillé, à manger crue pétrie avec de l'eau» > ar. *zummiṭa*

j. *tasemmit* «un type de corde» > ar. *semmita*

j. *aželmad* «olivier "mâle"» (aux feuilles de couleur vert foncé); «gauche» (ce sens n'est connu que par quelques vieillards) > ar. *zelmaṭi* «une variété d'olivier»

j. *acemlali* «grand olivier» (et *acemlal* «droite») cf. ar. *cemlali*

j. *awray* «un poisson (*Mugil Auratus*)» (lit.: «doré») cf. ar. *maezul urayī*.

Tout comme les emprunts en berbère qui gardent parfois des traits des parlers arabes anciens, il arrive aussi que des mots berbères gardés en milieu arabophone disparaissent dans le parler berbère actuel, par exemple:

tamnunt «décor, trousseau de la mariée». ¹⁷

tiyremt (pl. *tiyermatin*) «grand bâtiment avec des tours aux coins». ¹⁸

Des comparaisons intéressantes ressortent de la toponymie quand le nom berbère d'un lieu existe à côté d'un nom arabe: parfois la forme arabe garde une phonétique plus archaïque que la forme berbère correspondante, par exemple ar. *Sedwikec* / berb. *Azdyuc*.

Un phénomène phonétique remarquable est la présence de *g* (apparemment issu de **q*) en arabe, au lieu de *y* ou de *k* (apparemment issus de **k*) de deux mots berbères: j. *yattus* «chat» (< lat. *cattus*)/ar. *gattus* et j. *Σli kettuf* «une grande fourmi» (cf. aussi *takettuft* «fourmi») /ar. *bu gettuf*. En principe, on peut voir dans cette correspondance une emphatisation de **k* en arabe dans des mots qui contiennent des emphatiques, mais je crois plus probable l'inverse, c.-à-d. une dés emphatisation de **q* en berbère, une dissimilation par rapport à l'emphatique suivante, comme il est arrivé dans *enkez* < ar. *NQṢ*. Une "règle" de dissimilation de deux emphatiques successives, valable dans un grand nombre de parlers berbères expliquerait également les correspondances "irrégulières" de ces mots et d'autres mots encore (v. Kossmann 1999, n° 590 et 618). On voit bien, dans ce cas, l'importance des emprunts pour l'étude diachronique.

2.2 Phonétique

Probablement l'influence du jerbi sur l'arabe jerbien est moins dans le domaine du lexique que de la phonétique. Même si les historiens mentionnent la venue sur l'île de plusieurs tribus arabes, il est hors de doute que la majorité des

¹⁷ Ce mot m'a été gentiment signalé par M.e Aziza Ben Tanfous.

¹⁸ Ce mot, gardé dans le vocabulaire de l'architecture de l'île (Müller 1995: 423 «*tighremt* = Bezeichnung einer Burg mit quadratischem Grundriß, zwei bis sieben Stockwerke hoch und an den Ecken überragt von zwei oder vier Türmen, sie dienen einer Großfamilie als Wohnsitz»), apparemment n'est pas connu par les berbérophones de Guellala.

«arabophones» actuels ne sont que les descendants de berbères «arabisés». On peut s'attendre, donc à des conséquences au niveau de la phonétique, dans la mesure où les berbères arabisés tendent à conserver dans la nouvelle langue les habitudes articulatoires du berbère. A mon avis, c'est cette raison qui peut expliquer l'origine de la «confusion» qui entoure les alternances entre occlusives et sifflantes.

En effet, on constate que plusieurs formes que Behnstedt qualifie d'«exceptions» dans le parler arabe de Jerba suivent, pour ainsi dire, les «règles» du jerbi. Par exemple:

* \underline{d} > d au début du mot: *de:l* «queue» (1999: 36, ar. malékite de Mizraya).

* \underline{dd} > \underline{dd} : *yitnaddf* «für *yitnaddf*» (1999: 40)

* \underline{Cd} > \underline{Cd} : *ydaεfu:h* «für *ydaεfu:h*» (1999: 40)

En réalité la distribution des formes «irrégulières» n'est pas aussi nette, et on peut imaginer que les «règles» de l'alternance ne sont plus tellement évidentes chez les non-berbérophones, ce qui expliquerait le caractère sporadique et imprévisible des alternances, tandis qu'une prononciation de l'arabe «à la berbère» est très répandue à Guellala.¹⁹

Une autre caractéristique phonétique du berbère est l'alternance régulière de certains sons emphatiques simples et «gémérés»: [γ] / [qq] et [\underline{d}] / [tt], par exemple *eqqar* «sécher, devenir sec», inaccompli *yetyara*, nom verbal *tyarit*; *tareṭṭa* «rachis, nervure centrale de la feuille de palmier», pl. *tiredwin*. Et on a déjà vu que le jerbi transforme très souvent un * \underline{t} arabe en \underline{d} (tandis que la transformation de * q en γ est beaucoup moins fréquente). Par conséquent, il n'est pas étonnant de voir ces sons alterner aussi dans le parler arabe de l'île. Par exemple

yahbəd (pour **yahbət*) «il descend» (1999: 42)

eaḍuct «j'ai soif» ~ *eaṭca:n* «altéré» (1999: 58)

L'autre type d'alternance peut expliquer, peut-être, la forme *waxt* (< **waṭt*) à partir de **waqt* (1999: 46).²⁰

3. Innovations Partagées par les Deux Langues

En outre, dans quelques cas, il y a des innovations partagées par les deux langues, aussi bien au niveau phonétique qu'au niveau morpho-syntaxique.

3.1 Phonétique

Par rapport aux autres parlars berbères, le jerbi présente une innovation phonétique dans les sifflantes: la transformation en *f* de certains sons sifflants (surtout \underline{t}). C'est un phénomène assez sporadique, et probablement il est encore en cours d'évolution, étant donné que plusieurs informateurs en parlent comme d'une prononciation «des jeunes» par rapport aux gens âgés (mais apparemment il s'agit

¹⁹ Un seul exemple parmi les dizaines que j'ai relevées: une raillerie en arabe sur la famille Saqqal/Saggal (en berbère: *Isaqqalen*), *baqla* – *wella Ula:ḍSqaqla* («plutôt un coup de soleil que la famille S.»), avec [q] et \underline{d} spirantisé après voyelle.

²⁰ Mais à ce propos il faut rappeler que le mot existe en jerbi en tant qu'emprunt comme *elwaqt*.

plutôt d'une innovation partagée par quelques familles, indépendamment de l'âge des locuteurs). Par exemple le verbe *uflay* «parler» de la majorité des Guellaliens devrait être, étymologiquement, *uṭlay*. Il est intéressant de relever que le même phénomène phonétique a lieu dans quelques mots arabes. Cf. les deux formes *tammi:ka* et *fammi:ka* «là-bas» réperées par Behnstedt (1998: 75). Apparemment un passage inverse **f* > *t* a eu lieu dans jerbi *teggæ* «claquer des doigts» s'il provient de l'arabe (class.) *faqqaε* «id.».²¹

3.2 Syntaxe

En ce qui concerne la syntaxe, Vycichl a signalé le premier (1973) qu'en arabe et en berbère de Jerba les verbes transitifs ont une construction prépositionnelle à l'inaccompli. On dit donc, en jerbi, *isess g elqahwet* «il boit le café» et en arabe de Jerba *yešrab fi l-qahwa* (Vycichl 1980: 10). Apparemment cette construction ne provient ni de l'arabe classique ni du berbère commun, donc il s'agit d'une innovation des deux parlers. De toute façon, des études successives (Reesink 1984, Galand 1985) ont montré que le phénomène n'est pas limité à Jerba, mais a lieu dans nombre d'autres parlers en Afrique du Nord, aussi bien arabes (Mauritanie, Alger, Djidjelli, Tunis-juif, Takrouna, Sousse) que berbères (Djebel Bissa/Ténès, Kabylie, Aurès, Sud Tunisien [Tamazrett, Douiret], Zouara, Djebel Nefousa),²² et Vycichl même avait souligné son existence en égyptien et en copte, ce qui fait penser à une sorte de «substrat nord-africain» à l'origine du phénomène.²³

Bibliographie

- Behnstedt P., «Zum arabischen von Djerba (Tunesien) - I» *Zeitschrift für Arabische Linguistik* 35 (1998): 52-83.
- Behnstedt P., «Zum arabischen von Djerba (Tunesien) - II: Texte» *Zeitschrift für Arabische Linguistik* 36 (1999): 32-65.
- Brugnatelli V., «Il berbero di Jerba: rapporto preliminare», *Incontri Linguistici* 21 (1998): 115-128.
- Brugnatelli V., «I rapporti tra berbero e arabo in Nordafrica», in: E. Banfi (a cura di), *Percorsi socio- e storico-linguistici nel Mediterraneo*, Trento: Dip. di Sc. Filologiche e Storiche 1999, pp. 365-383.
- Brugnatelli V., «Il berbero di Jerba: secondo rapporto preliminare», à paraître dans *Incontri Linguistici* 23 (2000).

²¹ Je n'ai pas eu l'occasion de contrôler l'existence de ce mot chez les arabophones de Jerba.

²² Dans ces parlers ce trait est présent mais n'est pas toujours «obligatoire». Apparemment l'usage de la préposition avec l'inaccompli est très «régulier» surtout à Jerba et en Libye.

²³ A ce propos, il est intéressant d'ajouter au «dossier» de l'accusatif prépositionnel les observations de M. Woidich sur l'existence du phénomène en arabe égyptien, et surtout en «Northern Sudanese Arabic», où il «has developed into an obligatory marker of concomitance». Cf., pour l'instant, M.W. «Fi-Objects in Egyptian Arabic» dans les «preprints» de cette conférence de l'AIDA 2000.

- Brugnatelli V., «Langue et identité: le berbère en Afrique du Nord», à paraître dans les *Actes du Colloque International Langues étrangères et culture de la paix*, Tunis 10-12.12.1998.
- Galand L., «Exemples berbères de la variation d'actance», *Actances* (CNRS-RIVALC), 1 (1985): 79-96 (§ 3 "L'objet du verbe": 88-93).
- Kossmann M., *Essai sur la phonologie du proto-berbère*, Köln 1999
- Levy S., «Parlers arabes pré-hilaliens: traits et tendances», *Langues et littératures* (Rabat) 16 (1998): 185-198.
- Lewicki T., «Les noms propres berbères employés chez les Nafusa médiévaux (VIIIe-XVIe siècle). Observations d'un arabisant - Première partie», *Folia Orientalia* 14 (1972-73): 5-35.
- A. de Calassanti Motylinski, «Dialogue et textes en berbère de Djerba», *Journal Asiatique* 1897: 377-401.
- Müller K.H., *Traditionelle Architektur und islamische Bauten auf Djerba*, Diss. Technische Univ. München - Fak. für Architektur, 2.5.1995.
- Reesink P., «Similitudes syntaxiques en arabe et en berbère maghrebins», in: J. Bynon (ed.) *Current Progress in Afro-Asiatic Linguistics: Papers of the 3rd International Hamito-Semitic Congress*, Amsterdam 1984: 327-354 (3. "Aspect intensif et complément d'objet direct": 340-4).
- Saada L., «Caractéristiques du parler arabe de l'île de Djerba», *GLECS* 10 (1963-66): 15-21.
- Stablo R., «Les Djerbiens» *Une communauté arabo-berbère dans une île de l'Afrique française*, Tunis (Sapi) 1946; réimpr. s.d. (1998?), 166 pp.
- Taine-Cheikh C., «Deux macro-discriminants de la dialectologie arabe (la réalisation du *qaf* et des interdentes)», *MAS-GELLAS* 9 n.s. (1998-99): 11-50.
- Vycichl W., «Les études chamito-sémitiques», in M. Galley (éd.) *Actes du Premier Congrès d'Etudes des Cultures Méditerranéennes d'Influence Arabo-Berbère*, Alger (S.N.E.D.) 1973, 128-135 («Djerba et Tamazraṭt»: p.129; «Emprunts puniques en berbère»: p. 131; «Influence berbère du judéo-arabe de Sousse»: p.132).
- Vycichl W., «Begadkefat im Berberischen», in: J. et Th. Bynon (eds.), *Hamito-Semitic*, London 1975, pp. 315-317.
- Vycichl W., «Der finnische Partitiv zum Ausdruck durativer ('kursiver') Geschehnisse. Berberische und koptische analogien», in: W: Vycichl, *Fribourg-Orient. Mitteilungsblatt. Ägyptologie und hamitosemitische Sprachwissenschaft. Allgemeine Sprachwissenschaft*, Sommersemester 1980, Genf (Genève): 9-11.
- Vycichl., «Argot», in *Encyclopédie Berbère*, Aix-en-Provence, fasc. VI, 1989, pp. 882-884 [«L'argot de Djerba»: 883].